

L'AVENIR ET LE QUOTIDIEN



Par Maurice Dejean de la Bâtie JJR 63

« Écoute, un jour l'on pourra louer un appareil portatif, et l'on pourra l'emporter partout pour visionner le passé. » Ainsi parlait Silvère à Liêm son condisciple et ami en cette veille des vacances de l'été 1963. Le copain l'écoutait vaguement, sans émettre de réponse ni de commentaires ; sa tête était ailleurs, très loin de cette cour vide du lycée français de Sài-Gòn.

Les résultats du baccalauréat, proclamés il y avait quelques semaines, étaient clairs : l'avenir des deux jeunes gens de 18 ans ne se ferait pas ensemble. Après un deuxième échec à la première partie du baccalauréat, Silvère devait reprendre sa scolarité secondaire et tâcher de l'achever, alors que son ami attendait son billet d'avion pour d'autres cieux où il démarrerait ses études supérieures. Le Quartier Latin commençait déjà à hanter le jeune Liêm, et un avenir radieux allait lui ouvrir ses portes alors que Silvère, emporté, lui, dans ses rêves et soi-disant prédictions, devait rester à Sài-Gòn, la ville de leur enfance, et au Viêt-nam, pays qu'ils n'avaient jamais encore quitté.



Les yeux encore remplis des images du film vu il y avait quelques années au cinéma Assam de Đa-Kao, « La machine à explorer le temps » de George Pal, avec Rod Taylor et Yvette Mimieux, d'après le roman de George Wells, le rêveur continuait avec passion : « Je pourrai par exemple poser la machine ici, un peu plus loin, dans la cour, disons dans 50 années, l'allumer et après quelques réglages voir apparaître l'image de nous deux en train de bavarder. L'hypothèse d'une telle découverte est plausible, parce que l'image est rendue visible par la lumière et comme la lumière est formée de matière. Or, selon la loi de la conservation de la matière, cette lumière, donc cette image, ne pourra pas disparaître et se conservera quelque part, d'où l'idée qu'une machine pourrait la capter dans le temps et nous permettre de visionner les scènes que nous aimerions revoir. Évidemment, il sera impossible d'avoir une quelconque influence sur ces scènes ni de visionner l'avenir. »

Le futur étudiant parisien continuait d'afficher son sourire empathique devant l'erreur manifeste énoncée sur la loi de Lavoisier, mal assimilée : la conservation de la matière ne concerne que les réactions chimiques. Élève plutôt brillant en classe de terminale, section mathématiques élémentaires, mais également rêveur de temps à autre, il respectait, quand même, les « visions futuristes » de son copain...

À l'époque, je ne connaissais pas bien Liêm. Ce fut Silvère lui-même qui me rapporta, en 1964 ou 65, sa conversation avec Liêm.

Après avoir, moi aussi, échoué en 1962 à la première partie de baccalauréat, j'ai passé deux années à Phnom-Penh, envoyé au lycée Descartes par ma famille, essentiellement pour éviter l'enrôlement dans l'armée. Après ma

réussite au baccalauréat complet, je suis retourné à Sài-Gòn et y revis de nouveau Daljenert, Silvère de son prénom. Il me raconta alors qu'avec Liêm et quelques autres copains, il avait animé un club des élèves du lycée.

En réalité, ces différentes activités ou « mouvements » d'étudiants ne m'intéressaient guère. Ni les histoires de Daljenert sur sa machine à visionner le passé ou sur ses réflexions concernant l'infiniment petit et l'infiniment grand (il pensait qu'il existerait une infinité d'univers et que le nôtre se situerait quelque part dans ce non-cadre), ou sur ses rêves récurrents (il se voyait au milieu d'une forêt, entouré de serpents); à l'entendre, j'étais persuadé qu'il était une sorte de génie originaire de l'Inde. En tout cas, j'ai de lui l'image d'un gars toujours à la recherche de la "vérité honnête", par-delà ses idées assez farfelues nées de son imagination foisonnante... Je n'avais pas beaucoup d'imagination et suivais mon quotidien, dans un pays où chacun pouvait être happé par la violence de la guerre civile. Comme tous les membres de ma famille, j'étais adepte du bouddhisme, selon la tendance Cao-Đài, dont le siège se trouve à Tây-Ninh. Cela dit, ma bonne mémoire n'avait rien oublié de mon amitié avec Silvère Daljenert, qui avait un an de moins que moi et que j'ai connu à notre rentrée en sixième.

Pour les écoliers de l'époque, en 1956, cette rentrée en classe de Sixième n'avait rien de très exceptionnel. Nous quittions nos écoles primaires, que nous avions suivies pendant plusieurs années et continuions nos études au lycée français, nouvellement rebaptisé suite au départ des Français du Viêt-Nam ; nous ignorions à quoi correspondaient ces noms ; en réalité, nous n'avions que faire de ces personnages et ne nous posions aucune question sur ce changement. Nos parents nous avaient assuré que faire nos études au lycée français de Sài-Gòn nous donnerait une bonne instruction, et pour y accéder nous avions réussi un examen de passage en 6e. Pour être certains que nous serions dans une "bonne classe", ils nous avaient en outre inscrits en section "latin", réputée plus difficile, où nous serions appelés à encore mieux réussir.

A 11 ans, la vie s'écoulait plutôt tranquillement, ignorant tout souci. Etudier était une activité qui demandait des efforts mais devenue "naturelle" comme une autre; cependant, souvent, nous rêvions ou cherchions à jouer, seuls ou avec nos copains. Les jeux suivaient des "modes", qui survenaient l'on ne sait comment, et qui revenaient à chaque saison. Les classiques étaient évidemment "gendarmes et voleurs", "5-10-15...", "marelle", etc. Les jeux de billes s'organisaient régulièrement devant l'entrée de l'école ou dans la cour de récréation, sur l'asphalte ou dans les caniveaux.

En attendant l'ouverture de la grille d'entrée, les copains nous empruntaient notre bicyclette "pour faire un tour" sur le trottoir et ceux qui n'avaient pas cet engin nous enviaient ; les grands lycéens, ceux qui étaient plutôt fortunés, se déplaçaient en "Vélo Solex" ou "Mobylette". J'avais un vieux vélo et aussi, pour supporter le soleil tropical, un casque colonial, en liège recouvert de toile, immaculé car ma soeur aînée le nettoyait souvent, avec une brosse à dents et une pâte blanche. Un jour, pendant une récréation, je faisais la queue devant le guichet où l'on vendait quelques friandises, quand mon copain Daljenert m'enleva par surprise le casque. J'étais assez fâché car j'avais peur qu'il le salît, mais je devais attendre mon tour pour m'acheter un esquimau. Je pensais également qu'il me le rendrait en classe, car nous étions assis côte à côte à la même table. Le bâtonnet de glace était exquis, avec son enrobage chocolaté parsemé de brisures de noisettes; il était divin car introuvable ailleurs, même en ville. Il devait venir de France, importé pour le compte de ce commerçant, sans doute employé du lycée, qui avait obtenu une autorisation d'exercer son commerce dans un petit local à côté du préau.

A la sonnerie, je me mis en rang et réclamai mon couvre-chef. Daljenert m'assura qu'il l'avait posé sur le rebord d'un mur, à côté du marchand de glaces. Inquiet à son tour, il courut à la recherche de mon bien et revint bredouille, heureusement juste avant le commencement du cours. Le lendemain, il me remit, pour m'indemniser, quelques billets de 5 piastres, tout neufs car sortis de sa tirelire. Cela représentait, expliqua-t-il, toutes ses économies, provenant des dons reçus lors des dernières fêtes du Têt, le nouvel an vietnamien.

Il était coquin, mon copain Daljenert, qui portait un nom à rallonge et deux prénoms français, car il était métis, mais tout le monde, les professeurs compris, l'appelait "Daljenert". Je l'aimais bien, parce que nous portions tous les deux des lunettes, ce qui était souvent source de plaisanteries de la part d'autres camarades ; avec le temps, ces quolibets nous avaient sans doute rapprochés. Elève plutôt moyen, il était admiratif devant mes bonnes notes, particulièrement en histoire-géographie. Son admiration redoubla quand je lui récitai par coeur, un jour où il m'avait questionné sur ma façon de travailler, un paragraphe entier du dernier cours d'histoire, sans erreur. Il m'avoua qu'il serait incapable de suivre ma méthode, sa mémoire n'étant pas très bonne, et qu'il préférait le dessin et la musique.

L'amitié avec Daljenert était arrivée apparemment sans raison précise. Chaque individu a à la fois son importance et son non-importance. Certes, cela dépend de ses actions, mais ces réalisations sont en grande partie liées au contexte, à l'environnement, aux décisions d'autres individus. Nous nous voyions souvent en dehors du lycée ; il venait chez moi, rue Yên Đổ et, certaines fois, nous traversions la rue pour rendre visite à Hùng, le "Champion" de la classe car toujours brillant. Moi, j'allais plus souvent le voir, sur mon vélo, et nous passions des heures à discuter. Il habitait près du grand marché de Sài Gòn, à l'angle des rues Gia-Long et Trương-công-Đĩnh. Ensuite, alors que nous étions en classe de cinquième, il déménagea pour aller habiter pendant quelques mois à Chợ-

Quán, puis s'installa définitivement à Đa-Kao dans une ruelle dont le nom était celui d'un arbre (Cây Diệp, Caesalpinia). Nous sortions souvent ensemble, pour rendre visite aux copains, courir les librairies, parcourir la ville et ses environs, manger un phở, boire une citronnade au soda, à laquelle nous ajoutions parfois un oeuf cru, ce qui devait avoir pour bienfait de nous redonner le plein d'énergie surtout après avoir fait les 400 coups sous le soleil torride. Il me racontait qu'il était enfant unique, que ses parents étaient morts quand il était encore tout petit, et que sa mère adoptive était la première femme de son père. Il me racontait aussi, à moi qui connaissais sur le bout des doigts les leçons d'Histoire de l'Antiquité, au programme, ce qu'il avait vécu dernièrement, en particulier les changements dans la politique : les différents gouvernements depuis les accords de Genève en 1954, l'accession au pouvoir de Ngô Đình Diệm, la guerre que celui-ci faisait, en pleine ville de Sài Gòn, contre les rebelles du Bình-Xuyên. Il suivait de près tout ce qui se passait au Việt-Nam, car il lisait tous les jours le journal Thần-Chung pour sa mère adoptive, qui était quasi-illettrée. Il se rappelait les paroles des chansons qui passaient à la radio nationale, et particulièrement celles qui vantaient l'esprit civique et les vertus du nouveau dirigeant du Sud Việt-Nam. La violence de l'époque se retrouvait dans ces paroles d'une chanson, dont le manichéisme était facile à retenir : d'un côté "*Nghe về nghe về, Nghe về Bảo Đại, Là quân ăn hại, Theo gót thực dân, giết hại đồng bào, đầu hàng Việt Cộng, đúng là Việt gian*" (Oyez, oyez, oyez la chanson sur Bảo Đại, l'espèce d'inutile, qui suit les pas des colonialistes, qui tue les compatriotes, qui capitule devant les communistes vietnamiens, un vrai mauvais Vietnamien) ; de l'autre, "*Ai bao năm từng lê gót nơi quê người, Cứu đất nước thề tranh đấu cho tự do, Người cương quyết chống Cộng, bài phong kiến bóc lột, diệt thực dân đang rắc reo tàn phá... Toàn dân Việt Nam nhớ ơn Ngô thủ tướng Ngô thủ tướng muôn năm*" (Qui pendant tant d'années a parcouru des pays étrangers, qui sauve la patrie, jure de lutter pour la liberté, celui qui combat catégoriquement le communisme, rejette le féodalisme qui dépouille, détruit les colonialistes qui propagent ses destructions... Le peuple entier du Việt-Nam est reconnaissant envers le Premier ministre Ngô, vive le Premier ministre Ngô).

Le 23 octobre 1955, jour du référendum (chanson : "*Hăm ba tháng mười là ngày trưng cầu dân ý*"), il s'était rendu dans le bureau de vote face au parc Bồ-Rô proche de chez lui. Sur le sol, du côté des isoloirs, jonchaient des centaines de bulletins bleus à l'effigie de l'empereur Bảo Đại, qui vivait à Cannes, et il était strictement interdit de les ramasser... Bientôt, le peuple entier devra se lever au début de chaque spectacle, au cinéma ou au théâtre pour vénérer le président Ngô, qui de *thủ tướng* (Premier ministre) est devenu *tổng thống* (Président de la République), titre qu'il devait garder jusqu'à son assassinat le 2 novembre 1963, quelques semaines avant celui de John Kennedy.

Cependant, ces événements ne perturbaient guère nos études, ponctuées de cours, de devoirs, d'examens et de résultats. Dans nos souvenirs, les professeurs ne laissaient guère de traces importantes, à part sans doute quelques faits marquants à travers lesquels pointaient leurs caractères respectifs.

Nous avons eu Tissier en 4e, un professeur de latin qui donnait à chaque élève un surnom qu'il citait à tout propos. Ainsi était né le "Champion" Hùng, etc. En ce qui me concernait, j'étais « Saint Mãi-đãi-Linh ». Monsieur Tissier m'avait canonisé, nul ne savait pourquoi, et le professeur tant redouté répétait chaque fois qu'il s'intéressait à moi : « Saint Mãi-đãi-Linh, priez pour nous »... Je pense que, pendant les années scolaires où il était notre professeur de latin et de français, j'avais beaucoup d'occasions pour prier pour nos camarades, le Ông Tây (l'« Occidental ») étant plutôt coléreux, voire brutal. Tous les élèves se rappelaient la fois où il avait asséné de nombreuses gifles à notre copain Sung, de son bureau jusqu'à la place de l'élève : Sung («Cây Súng», le fusil) avait eu le malheur de l'interpeller, lui demandant de bien vouloir répéter sa dernière explication. Sur son compte, les élèves racontaient que c'était un colonialiste « pur et dur », qu'il avait exercé auparavant à Đà-Lạt et que, un matin où il fut réveillé en sursaut par le clairon du campement militaire d'en face, il avait saisi son fusil et assassiné le soldat vietnamien préposé au réveil des militaires. Depuis, à chaque fois où l'on entendait en classe sonner un air de clairon, en provenance du palais présidentiel situé en face du lycée, on vit le Tissier se mettre aux gardes-à-vous et entonner de sa voix de stentor un refrain bilingue dont il était l'auteur : «Tò tí te, cái đít ăn bò, cái đít ăn phè, Tò tí te, cái đít ăn bò, cái đít ăn phin đỡ phe» (Taratata, la fesse en bois, la fesse en fer, Taratata, la fesse en bois, la fesse en fil de fer), avant d'enjamber le garde-corps du balcon et d'aller cueillir, pour les manger, des tamarins mûrs tombés de l'arbre d'à côté.

En vérité, c'étaient ces histoires « à dormir debout », ces anecdotes que nous avons le plus retenues de ces années d'études au lycée, à l'exclusion des cours et des leçons eux-mêmes; elles avaient marqué ces années-là. Je n'en cite ici que quelques-unes. On racontait en 6e que M. Stègre, professeur d'Histoire-Géographie, avait un jour balancé "bébé Cadum" par-dessus la balustrade, pour le punir. Evidemment, nul n'a pu vérifier si cela était vrai ou pas, mais nous étions terrorisés par cette histoire. Nous terrorisait aussi M. Pouvaty, professeur de mathématiques, en particulier à cause de sa compétence et son don d'ubiquité : au deuxième cours avec lui, au début de la 3e, alors qu'il faisait une brillante démonstration au tableau depuis quelques bonnes minutes, il s'exclama soudain, sans se retourner : "Daljenert, vous aurez 2 heures de retenue ce samedi !". Mon copain coquin avait profité du fait que le professeur avait le dos tourné pour bavarder; j'étais heureusement concentré sur la leçon, me gardant de lui répliquer... En 5e, M. Milhaud, professeur d'Anglais, distribuait des punitions et, pour pouvoir les réclamer au cours suivant, il tenait une liste inscrite, pour la première fois, au verso d'un billet de retard au nom de Lê-văn-Tài, un élève d'une autre classe ; le professeur baptisait alors sa liste "la liste Lê-van-Tài".

En général, nous nous souvenions surtout, pour les avoir beaucoup observés, du physique et des tics de nos professeurs. M. Thomas, par exemple, le professeur d'allemand, avait l'habitude de lécher largement ses doigts pour les humidifier, puis de les frotter sur son bras, apparemment quand il avait des démangeaisons. Quant à M. Veillon, il se faisait remarquer par sa petite taille et sa mince moustache sous le nez; son physique fournissait le sujet d'oeuvres littéraires ou picturales de ses élèves : Hừu composa, un jour où il avait été exclu de la classe, un poème hilarant en vietnamien sur lui; Hào, un garçon victime dans son enfance de la polio et talentueux caricaturiste de service, découpait des figurines à l'effigie de Joe Dalton mais criant de ressemblance avec notre professeur d'histoire-géographie en classe de première; ensuite, il accrochait une ficelle à la tête du personnage en papier, y adjoignait une boulette de mie de pain avant de balancer l'ensemble au plafond pour que cela s'y accroche: et voilà M. "Joe Veillon" qui se balançait au gré de la brise, au milieu de la salle et en plein cours. L'enseignant faisait mine de ne rien voir, car il savait bien que personne ne dénoncerait l'auteur d'un tel chef d'oeuvre ! La "pire des classes", selon M. Ngi, professeur de physique-chimie, était la seconde (année scolaire 1960-1961), qui regroupait 45 élèves de 2 sections : latin et maths. La salle de sciences, formée de gradins, servait souvent de théâtre de batailles entre des "armées ennemies", à coups de tracts, de boulettes de papier et divers projectiles, et l'on entendait, de temps en temps, de grands "coups de mortier", bruits causés par une pompe à vélo actionnée par Daljenert qui en avait momentanément obstrué le trou avec une petite boulette de papier ! Toujours en seconde, à la veille de Noël, des élèves avaient obtenu l'autorisation de M. Le Flour, professeur de mathématiques, de faire la fête ; ils amenèrent un petit tourne-disques et quelques disques et, pour trouver une prise électrique, ils durent aller dans la salle voisine. Les va-et-vient attirèrent l'attention du surveillant-général, M. Giuntini, (sobriquet : "Boulette"), qui quitta son bureau de l'autre côté de la cour de récréation pour, avec sa furtivité de Sioux, aller voir ce qui se passait. Quand sa présence fut détectée, ordre fut donné de ranger tout le matériel de surbourn; mais, trop tard, le "Boulette" était déjà sur la place, et le professeur ne sut que bredouiller "Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas !" Le surgé entra dans la salle, passa lentement en revue les élèves figés sur leur chaise, quand notre Daljenert, comme mû par un ressort, se mit seul au garde-à-vous, se souvenant tout-à-coup qu'on devait se lever pour saluer tout personnel de l'éducation, et se souvenant aussi du coup de poing (léger, mais décidé et appuyé) qu'il avait reçu du même "Boulette" quelque temps auparavant, pendant qu'il se tortillait dans les rangs avant l'entrée en classe...

Nos souvenirs étaient ainsi souvent liés à des anecdotes, mais aussi à des objets qui avaient accompagné notre adolescence. Cependant, l'"objet" qui avait attiré le plus notre attention était le squelette qui trônait à côté du tableau noir de la salle de sciences naturelles (on ne disait plus guère « leçon de choses »). Il nous avait été présenté pour la première fois par Madame Malleret en sixième. Un vrai squelette, qui avait appartenu à un soldat vietnamien tué au combat, et on pouvait encore voir un trou rond dans l'os de son bassin.

Hélas, à côtoyer ce soldat pendant plusieurs années, nous pouvions imaginer que la guerre allait également désigner certains d'entre nous comme victimes. Certes, nous savions pertinemment que : "Si tu es né un jour, tu meurs un jour, c'est ton destin". Dans le processus universel de transformation de toutes choses, la naissance est une transformation radicale, la mort aussi. Mais, la réalité faisait que nous étions entrés « en guerre ». Sans vraiment savoir pourquoi. Nous-même étions engagés personnellement dans la haine, telle que celle-ci devait nous pousser à tuer d'autres humains. Et, si cela arrivait, ceux que nous aurions tués auraient-ils les moyens de se venger ou de nous poursuivre ? Et parmi nous, lycéens qui préparions notre avenir, dans ce contexte, quels seraient ceux qui allaient mourir de mort violente? Existerait-il une sorte d'intuition chez ceux qui devaient mourir, ou ne pourraient-ils pas le savoir ? La question semble inutile mais elle est universelle et se pose également chez ceux qui sont « en bonne santé », c'est-à-dire non atteints de maladies déclarées ou détectées, ceux qui vivent normalement...

Une autre question, plus concrète, s'est imposée et nous poursuivait désormais, dès que nous nous sommes rendus compte que le conflit opposait surtout les Vietnamiens entre eux : « Que ferais-je si un jour je me trouvais face à un ennemi, en réalité un garçon que je connaissais, et que nous avions chacun une arme à la main ? » En 1963, une fois nos études au lycée terminées, les anciens camarades de classe se dispersèrent et chacun poursuivit alors sa propre voie. Que ferais-je si un jour je me trouvais face à Tuán, le deuxième meilleur élève parmi nous après «Champion» Hùng ? Ce garçon qui, après dix-huit mois environ d'études en classes préparatoires dans le prestigieux lycée Louis Le Grand à Paris, décida, au milieu de ses examens de fin d'année, de rejoindre les maquis dans la jungle au centre du Sud-Vietnam, après une brève visite surprise à sa famille de Sài-Gòn? J'avoue ne pas avoir de réponse à cette question lancinante. Quant au destin de mon ancien camarade de classe Tuán, il fut arrêté et enfermé dans les geôles de l'île Côn-Đảo, où il mourut dans les pires conditions. Sa mort nous a beaucoup affectés, nous qui l'avions côtoyé pendant plusieurs années et avons vécu avec lui de nombreux moments, plus ou moins agréables. Ainsi, toute vie et tout ce qui survient se concluent par la mort; et toute la période que chacun vit est jalonnée de morts, dont le nombre est proportionnel à notre période de vie et épaissit d'autant notre existence. Pour quelqu'un qui a vécu dans un pays en guerre, le nombre de morts est certainement plus important...

Pendant la période où j'étais dans l'armée, en campagne dans le sud du delta du Mékong, je me suis posé la question « s'il nous était intéressant de vivre "dans" la mort effective, pour en goûter l'idée voire l'essence, c'est-à-

dire l'éternité ? » Ainsi, notre courte existence serait enrichie de cette éternité voulue, qui, même éphémère, rallongeraient nos instants fugitifs. Bien entendu, j'évitais que cette pratique ne devienne une obsession... L'idée semble saugrenue, mais elle pourrait habiter notre esprit quand notre corps est au repos, ou ne peut faire autrement que rester sans bouger. Or, la mort, pour les vivants, n'est-elle pas un fait saugrenu, inévitable mais ô combien étrangement difficile à admettre ?

Hélas, il m'est arrivé personnellement un événement tragique dont j'étais un principal acteur et qui m'était devenu un poids sur la conscience. C'est à se demander de quelle folie l'intelligence humaine était atteinte pour fabriquer des armes qui donnent la mort aussi facilement. Ce soir-là, au début de 1969, j'ai tué un homme, et pas au combat. En réalité j'ai causé sa mort par maladresse, par inadvertance, que sais-je encore. Suite à ma formation à l'école militaire de Đà-Lạt, j'étais nommé officier dans le sud de la République du Viêt-Nam. Les journées étaient ponctuées de briefings, de patrouilles et d'entraînement intensif. La vigilance était de mise, car les attaques de l'ennemi durant le Têt de l'année du Singe (Mậu-Thân 1968) étaient encore dans tous les esprits. Les accrochages étaient rares, mais violents. Ce soir-là, nous étions fatigués et avions hâte de nous reposer. La consigne étant stricte concernant la propreté des armes, chacun dans la chambrée nettoyait les siennes (dès la fin d'une action, ou alors en fin de journée); j'avais oublié de vérifier s'il restait des balles dans mon pistolet, et, pendant la manipulation, un coup partit et tua sur le coup un soldat qui s'adonnait à la même occupation. L'accident s'étant produit devant témoins, je reçus un avertissement sévère de la part de la hiérarchie, mais pus continuer à servir dans une autre unité ; la consigne était que, désormais, je devais redoubler de vigilance, mon ordonnance également...

J'ai raconté cette histoire à mon ami Daljenert, il y a à peu près six mois, en avril, lors de l'une de nos dernières rencontres, alors que, le lendemain, il devait passer les épreuves pratiques de son diplôme d'instituteur. J'étais en permission et l'aidais à préparer les affiches et autres supports visuels dont il aurait besoin en classe. Il n'a fait aucun commentaire sur l'événement, mais m'a conseillé de rédiger un journal... Depuis la rentrée scolaire, il occupait, à la cité Richaud, un studio double au deuxième étage d'un immeuble, rue Phan-đinh-Phùng, proche de la radio nationale et appartenant à la Mission Culturelle Française à Sài-Gòn ; il faisait son service militaire dans le cadre de la Coopération et, à ce titre, appartenait au Ministère des Affaires Etrangères français. En fait, il effectuait un service civil en tant que professeur dans un lycée à Chợ-Quán, là-même où il avait enseigné depuis 1967. Il avait acheté une petite Honda 360cc, hors taxes et immatriculée "T" (numéro temporaire attribué aux véhicules des non-résidents). Après plusieurs deux-roues (une Mobylette bleue, une Lambretta 150 et une motocyclette Honda 50), voici mon ami Daljenert en voiture dans les rues de Sài-Gòn, devant les yeux écarquillés des jeunes filles ! L'ami que, naguère, je devais réveiller, à midi passé, en hurlant : « Daljenertttt !!! », juché sur ma bicyclette pour arriver au niveau des ouvertures dans le mur qui donnaient sur son lit situé dans une mezzanine. C'était pendant ses années de vaches maigres, après 1961, où, avec sa maman adoptive, ils devaient donner à louer la majeure partie de leur maison et se contenter d'une petite surface située à l'arrière de cette maison... Nous avons fêté sa réussite à l'examen au restaurant Đổng-Khánh à Chợ-Lớn. Il a avoué sa reconnaissance envers plusieurs anciens camarades, en particulier deux qui étaient partis en France, Ân, avec qui il discutait de politique et de littérature, et Liêm, qui lui avait fait comprendre comment il fallait procéder pour apprendre efficacement et réussir aux examens, et envers moi-même, qui lui avais présenté à quelques familles pour qu'il puisse donner des cours particuliers à leur domicile. Il a avoué qu'aucun professeur ne l'avait marqué et ne lui avait enseigné les méthodes de travail. Grâce à l'aide de Liêm, il a réussi à passer les baccalauréats, et, grâce à mes relations et celles du même Liêm, il a pu payer ses études dans les écoles privées Phan-văn-Huê, Les Lauriers et Pasteur. À présent, avec son diplôme en poche, on pouvait considérer que sa voie était tracée et son avenir assuré.

Ainsi, après ce repas mémorable dans un grand restaurant chinois, je retournai, rasséréné, dans ma campagne, au fond du sud de mon pays.

Note : Mai-đại-Linh fut retrouvé mort dans son lit au début du mois de novembre 1969, à An-Xuyên. Sa hiérarchie pensait qu'il était décédé suite à un refroidissement ; la veille au soir son ordonnance lui avait servi un verre de jus d'orange. Il fut enterré le 8-11-1969 au cimetière caodaïste de Thông-tây-Hội.